

ACTA COMPARATIONIS LITTERARVM VNIVERSARVM.

ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE LITTERATUR.

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

FOLHAS DE LITTERATURA
COMPARATIVA.GIORNALE DI LETTERATURA
COMPARATA.PERIÓDICO DE LITERATURA
COMPARADA.

JOURNAL OF COMPARATIVE LITERATURE.

TIDSKRIFT FÖR JEMFÖRANDE
LITTERATUR.TIJDSCHRIFT VOOR VERGELIJKENDE
LETTERKUNDE.TIMARIT FYRIR BÖKMENTA
SAMANBURDH.

ÖSSZEHASONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNELMI LAPOK.

Miserum est et vile problema, vniuersarum nationis scriptorem doctum esse: philosophico quidem ingenio hic quasi terminus nullo pacto erit acceptus. Tale enim ingenium in tractando fragmento (et quid aliud quam fragmentum est natio quaeque quavis singularissima?) acquirere non potest.

SCHILLER. (Epistola ad KÖRNERVM.)

FVNDATEORES ET EDITORES: SAMUEL BRASSAI & HUGO DE MELTZL.

Socii operis:

Abshoff E., Münster.	Baron Gageru C., Wien.	Mistral F., Maillane.	Storck W., Münster.
Mme Adam E. (J. Lambert), Paris.	Gierse A., Nannenburg.	Mitko E., Cairo.	Van Straalen S., London.
Amiel Frédéric, Genève.	Gwinner W., Frankfurt a. M.	Molbech Ch., Kopenhagen.	Strong H. A., Melbourne, (Australia, Victoria).
Andersson R., Madison, Wis.	Hart H., Bremen.	De la Montagne V. A. Antwerpen.	Szabó K., Kolozsvár.
Arenarius R., Zürich.	Hart J., Berlin.	Nerrlich P., Berlin.	Szamosi J., Kolozsvár.
Baynes J., London.	Höman O., Kolozsvár.	Clavarría y Ferrari E. México.	Szász Károly, Budapest.
De Beer T. H., Amsterdam.	Jakudjsjan Werthanes, Brassó (Constantinopol.)	Öman V., Örebro (Sverige).	Szilágyi Sándor, Budapest.
De Benjumea N. D., London.	Imre S., Kolozsvár.	Patuzzi G. L., Verona.	Sziflasi G., Kolozsvár.
Benthien P., Valparaiso. (Chile.)	Ingram J., London.	De Penar B. L., (La Rivera). Granada.	Id. Szinyei I., Budapest.
Bergmann F. W., Strassburg.	Jochumsson M., Rejkjavik.	Phillips jr. H., Philadelphia.	Szongott K., Szamos-Ujvár.
Betfeloni V., Verona.	Kanitz A., Kolozsvár.	Podhorszky L., Paris.	Teichmann A., Basel.
Bládek G., Verona.	Katscher L., London.	Pott A., Halle a. S.	Teza E., Pisa.
Bozzo G., Palermo.	Passe Koltzoff-Massalsky H., (Dora d'Ischia), Firenze.	Rapisardi M., Catania.	Thiaudière E., Paris.
Butler E. D., London.	Körber G., Breslau.	Rolland E., Annay sous Anneau.	Thorsteinsson S., Reykjavik.
Cannizzaro T., Messina.	Mrs Kroeker-Frellgrath London.	Rollett H., Baden (b. Wien.)	De Török A., Kolozsvár.
Carrion A. L., Malaga.	Kütschner J., Berlin.	Sabatini F., Roma.	Vogler M., Leipzig.
Cassone G., Noto (Sicilia).	Lindh Th., Borge.	Sanders D., Alt-Strelitz.	Volger O., Frankfurt a. M.
Chattopádhjárya Nisi Kántá Paris (Calcutta.)	Miss Lloyd Capetown (South Africa.)	Scherr J., Zürich.	Vivady Antal, Bözsa-Pusztá.
Conte Cipolla E., Verona.	De Maza P., Cádiz.	Schmitz F. J., Aschaffenburg.	Victor W., Wiesbaden.
Dahlmann R., Leipzig.	Maine R. L., Cádiz.	Schott W., Berlin.	v. Walther F., St. Petersburg.
Dederding G., Berlin.	Marc F., London.	De Spuches Principe Di Galati, Palermo.	+ Wenzel G., Dresden.
Dési A., London.	Marzials Th., London.	Staufe-Simiginowicz L. A., Czernowitz.	Wernecke H., Weimar.
Espino R. A., Cádiz.	Mayet P., Tokei (Yédo.)	Sterio P., Messina.	Weske M., Dorpat.
Falek P., Reval.	Meltz O., Nagy-Szeben.	Stempel M., Berlin.	Wessely J. E., Leipzig.
Farkas L., Kolozsvár.	Milelli D., Milano.		Whitehead Ralph Kildrum- my (Scotland).
Felméri L., Kolozsvár.	Minckwitz J., Leipzig.		Wolter E., Moskau.
Fraaccaroli G., Verona.			Miss Woodward A. (Fores- ter A.) Philadelphia.
			Miss Zimmermann H., London.

Sämtliche artikel der ACLV, eines polyglotten halbmonatlichen organs, zugleich für höhere übersetzungskunst und sogenannte weltliteratur, für „folklore“, vergleichende volksliederkunde und ähnliche vergl. anthropologisch-ethnographische disziplinen, sind originalbeiträge, deren nachdrucks-, bez. übersetzungsrecht vorbehalten bleibt. — Im reinitlerar. verkehr der ACLV sind alle sprachen der welt gleichberechtigt. Beiträge in entlegeneren idiomem wolle man mit interlinearversion, in einer der XI tielsprachen, event. auch transcription, versehen.

Jeder mitarbeiter wolle in der regel bloss seiner muttersprache sich bedienen.

Sommaire du No CII. DORA D'ISTRIA. Vevey et l'abbaye des vigneronns (suite.) p. 19. — gr. PLATEN. Briefe an Schwenck. Inedita aus Platen's originalhs. mitget. v. prof. M. p. 25. — BERGER W. Armenische sprichwörter nach TIGRANIAN'S mündl. bericht. p. 28. — Symmikta. (CENECEZ. Rumän népdalok VII. — ROLLAND. Horace et Lydie en vers berlichons. — FRH. v. EÖRVÖS. An meine mutter.) p. 29.

VEVEY ET L'ABBAYE DES VIGNERONS.

„Mille campagnes riantes,
Mille coteaux fortunés.“
(LAURENT GARCIN.)

(Suite.)

Soudain, tout le paysage s'anime. Des hymnes de joie et une rumeur lointaine réveillent le solitaire qui se livre aux bords des eaux à des rêveries sans fin. Comme dans une gracieuse vision, il aperçoit de longues files de Vaudois qui s'avancent à travers les rues de Vevey. A leur tête, le printemps couronne de pampres deux villageois qui ont le mieux cultivé leur vignoble. Ils sont suivis du Conseil de la Société et de l'Abbé maniant la crosse, avec autant d'aisance qu'un de ces anciens évêques de Lausanne, dont l'autorité s'étendait de l'Aubonne aux rives de l'Aar, azuré comme un ciel d'Italie. Après eux vient Bacchus, jeune garçon porté par des nègres sur le tonneau classique. Il est entouré de Faunes, armés de thyrses, de Bacchantes agitant follement le tambour de basque, de Satyres qui mènent une victime aux cornes dorées, couverte de guirlandes et de bandelettes, comme au temps où l'univers civilisé adorait les dieux créés par la puissante imagination des Hellènes. Des canéphores portent un encensoir, un trépied et un autel de forme antique devant une prêtresse, dont la majesté rappelle les Sibylles vénérées de Cumès ou de Samos. Le vieux Silène, paré de pampres, s'avance chargé d'une amphore

rustique, et chancelant sur son âne. Une foule d'enfants l'accompagnent, promenant au bout de leurs bâtons, avec leur pétulance ordinaire, les attributs de l'agriculture. Les souvenirs bibliques se mêlent dans ce pays où l'Ancien Testament est aussi lu que le Nouveau aux traditions du culte que les Romains rendaient à Bacchus sur ces coteaux féconds. Un lourd charriot aux roues criantes traîne l'arche où Noé et les enfants du patriarche semblent occupés, comme aux premiers jours qui suivirent le déluge à la culture de la treille. Quatre *messiers* joufflus et robustes transportent la grappe de Canaan. Tous chantent le vin qui naît sur leurs collines. Les dieux du polythéisme reparaissent après les personnages de la Bible. On entend le bruit cadencé des marteaux. C'est Vulcain avec ses Cyclopes, qui sur une enclume massive réparent les socs et les serpes des vigneronns. On foule le raisin dans une cuve ambulante, qu'une troupe de moissonneurs escorte joyeusement. Puis une jeune fille, entourée d'épis et de pavots, paraît sur un trône au milieu de prêtresses et de moissonneuses. Chargée du rôle de Cérés, elle tient une javelle et une serpe comme Norma qui va couper le gui sacré. Palès vient après Vulcain, et après Cérés, les bergers, les faucheurs et les *armaillis* qui chantent en traînant les meubles de leurs châlets :

Léz armailli dei Colombetté
Dé bon matin sé san lévâ ;
Ah ! ah ! ah ! ah !
Liauba, liauba ! por ariâ !
Vénidé toté, blantzé, noiré,
Rodzé, motallé, dzouven et otré
Dézo ou tzâno,
Jo voz'a rio,
Dézo ou treimbllo
Jo le treintzo
Liauba ! liauba ! por ariâ !
Lé senailliré
Van lé primérisé,

Lé toté nairé
 Ván lé dérairé;
 Liauba! liauba! por ariá!

Kan sein végnü aï bassé zivoné,
 D'ne sein lopi k'lan pu passá;
 Ah! ah! etc.

Pouro Pierro, qué fein no icé?
 No no sein pa mau einreimblá!
 Ah! ah! etc.

No fau allá frappá la pórtá,
 A la porta dé l'eincourá.
 Ah! ah! etc. (1)

Un groupe de Suisses, ornés du pittoresque costume de Guillaume Tell rappelle les jours terribles de la vengeance et de la victoire. Ce peuple résolu, qui manie aussi volontiers la carabine que la serpe des vigneron et la bêche du laboureur, ne perd jamais de vue les luttés de ses belliqueux ancêtres. Même au milieu de ses fêtes les plus gaies, il aime à penser à leurs épreuves. Sachant que les Etats puissants sont ordinairement disposés à s'arrondir aux dépens de leurs voisins et à constituer de „grandes agglomérations“, il est convaincu que pour lui le jour de la bataille peut facilement succéder au jour du plaisir. Aussi répète-t-il avec ardeur les chants qui, comme celui-ci, rappellent leurs exploits à la mémoire de leurs descendants:

D'Erlach dans la campagne,
 Où donc est le cimier?
 De Tell, sur la montagne,
 Où le sifflant acier?

D'Arnold sur le rivage,
 Où, le bras saint et fort,
 Faisant un grand passage
 De victoire et de mort?

Où, Léman sur ta grève,
 La voix de Berthelier,
 S'écriant: Pour Genève
 Je mourrai le premier?

De Davel, âme auguste,
 Où le libre échafaud,

Trône d'un homme juste,
 Succombant le front haut?

Pourtant, guerrier sublime,
 Schwytz est là toujours,
 Là, debout, sous la cime
 Aux imprenables tours:

Cime de sang trempée,
 Qui lui sert de drapeau!
 Lui, ceint de son épée
 La main sur le pommeau.

Et dans son vert domaine,
 Au bord du torrent sourd,
 L'Ours, toujours se promène,
 De son pas ferme et lourd: (2)

Bête puissante et sage,
 Aux durs et fins regards:
 Lion par le courage,
 Renard pour les renards. (3)

Les symboles du pâle automne et une noce villageoise terminent le riant cortège. L'air est tout plein de cris de joie, de chants, de rires éclatants. Partout brûillent les fleurs et les toilettes aux vives couleurs; partout se ferment des danses de caractère. La grande prêtresse, les Faunes et les bacchantes exécutent des ballets. Des scènes épisodiques complètent la fête champêtre. Une noce représente l'égalité qui est bien plus chère que la liberté aux nations novo-latines. La châtelaine oubliant les traditions de l'Ours bernois „aux durs et fins regards“ danse le menuet avec son notaire; le baron (4) daigne valser avec l'épouse d'un villageois. Mille groupes joyeux se forment à l'ombre des bosquets, ou se perdent dans le lointain. Au déclin du jour, un immense banquet est dressé au bord du lac sous les marronniers de l'Aile. Là retentissent de nouveaux hymnes en l'honneur de la patrie.

On retrouve dans les traditions populaires de la Suisse française les mêmes traces de paganisme que présentent les cérémonies de „l'abbaye des vigneron.“

Les „dieux en exil“ du vieux monde — tel est le nom que leur donne H. Heine — apparaissent dans les superstitions du peuple comme un souvenir chaque jour moins distinct de deux cultes puissants, le Druidisme et le polythéisme gréco-romain.

Il n'est point étonnant que les fées aient choisi le *Scex que plliau*, situé à deux heures de marche de Vevey, pour une de leurs résidences favorites. Le rocher paraît façonné par la main de ces êtres fantastiques. Il a la forme d'une section de cercle dont le sommet, qui surplombe, laisse tomber l'eau filtrant dans ses flancs, tandis que sa partie extérieure, bordée d'alisiers aux fruits de pourpre, de genévriers aux feuilles linéaires et de verts sapins, ne présente pas la moindre trace d'humidité. Cependant „les fours“ ne sont pas le plus merveilleux palais des fées sur la terre vaudoise. (3) A l'extrémité du lac de Brenet, on trouve, en se dirigeant à droite, dans une gorge sauvage, la fameuse „Grotte des fées“ (*Cava di Faïe*), creusée dans les flancs de la montagne qui forme le côté septentrional de la vallée d'Orbe. Elle a l'aspect d'un vaste temple du moyen-âge dont la nef serait dégradée. Le clocher est représenté par un cône immense, haut de plus de 300 mètres. De l'intérieur de la grotte, on peut par un chemin raboteux, pénétrer dans un second étage. Autrefois les fées vivaient dans ce palais en bonne intelligence avec les bûcherons, et venaient même se chauffer volontiers aux feux allumés par ces rustiques vaudois. (6) La tradition a conservé plus d'un récit sur les causes de leur rupture. Laquelle est la vraie, je n'oserais me prononcer sur un problème de cette gravité. M. M. Eudes de Mirville et Gougenot des Mousseaux, qui connais-

sent les habitudes intimes des esprits, — sujet qui a fort occupé l'imagination de nos contemporains, — pourraient seuls traiter d'une manière compétente ces questions délicates. (7) Quelques personnes affirment qu'une des fées, pareille aux aériennes *Frumosèle* de la Roumanie, dont le coeur est loin d'être insensible, s'irrita de la mauvaise foi d'un montagnard qu'elle avait comblé de ses bienfaits, et qui n'observa pas les conditions du traité auquel il avait consenti. D'autres récits se bornent à rendre l'indiscrétion des bûcherons responsable du départ des fées; car les fées du Pays-de-Vaud, habituées au calme de leurs belles solitudes, sont essentiellement sauvages. Elles redoutent par-dessus tout les importuns. Dans le cas où elles n'auraient pas d'autre défaut, elles mériteraient beaucoup d'indulgence, s'il faut en croire un poète vaudois:

J'aime fort les humains et j'évite le monde,
En gens meilleurs que moi cet univers abonde;
Mais, s'il faut que la Muse ait un de mes vœux,
Je me trouve fort bien, lorsque je suis loin d'eux. (8)

L'histoire d'une féé de „la vallée de la Grand Eau“ montre d'une manière encore plus frappante quelle sympathie secrète attire ces divinités populaires vers les enfants ingrats d'Adam. Dans cette vallée, se trouve une cabane, admirablement située, à laquelle on donne le nom de *Fahü*. Là s'était fixée une fille de l'air, amoureuse d'un paysan vaudois. Oubliant son illustre origine, ses palais mystérieux, les danses joyeuses au clair de lune et les courses nocturnes sur le gazon fleuri, elle s'était appliquée à devenir une bonne ménagère, et à gagner par son existence aussi modeste que dévouée, l'affection de l'homme dont l'amour était toute sa vie. Mais hélas! quelle intimité durable peut exister entre une âme presque céleste et les vulgaires

habitants de ce monde, surtout quand ils sont aussi idéalistes que les paysans. Chaque jour révélait à la fée quelque imperfection de son rustique amant. Ses inclinations grossières, sa brutale inconstance, son goût pour les satisfactions les plus matérielles, pour le vin, par exemple, ne permettaient plus de conserver le moindre doute sur la bassesse de ses instincts. En vain sa protectrice usait-elle de toutes les ressources d'un pouvoir surnaturel pour embellir sa demeure et rendre sa vie plus douce, notre „manant“, bien convaincu de son mérite, n'en était que plus fier et plus insolent. La fée comprit enfin avec tristesse que ses bienfaits ne transformeraient point cette imparfaite nature. Un jour, elle disparut en détruisant les oeuvres de ses mains, mais sans tirer aucune vengeance de celui qui l'avait méconnue.

Firenze, 15 Octobere 1881. DORA D'ISTRIA.
(A stüvra)

GRAF PLATEN
AN KONRAD SCHWENCK.

Inedita Platens mitgeteilt von
Prof. Minckwitz in Leipzig.

ERSTER BRIEF.

Auf der Insel Palmaria,
den 26. Juli 1828.

MEINEM Versprechen gemäss, Ihnen Nachricht von mir zu geben, werther Freund, nehme ich die Feder in die Hand, wiewohl ich Ihnen wenig oder nichts Interessantes zu melden habe. Seit Mitte vorigen Monats habe ich ein einsames Landhaus auf dieser Insel gemiethet, und denke noch bis gegen Mitte Septembers hier zu bleiben. Die gesunde Luft, die Bequemlichkeit der Bäder und die beständige Frische machen diesen Aufenthalt zu einem der schönsten Italiens, um die heissen Monate hier zuzubringen;

abgesehen selbst von der Schönheit der Lage und Aussichten, da man von der Insel die Küsten Genua's, Frankreichs, Corsika's und die italienischen Ufer bis Piombino hinunter bei heiterem Wetter übersieht. Eine kleine Schilderung dieses Aufenthalts werden Sie im nächsten Cottaischen Almanach in einem Einladungsgedicht an Herrn von Rumohr, dessen äusserst lehrreiche und interessante Bekanntschaft ich in Florenz gemacht habe, finden.

Meine Reise ging über Perugia, wie die Ihrige, und ich wünsche nur, dass Sie nicht versäumt haben, Assisi zu besuchen, welches mich in einem hohen Grad angezogen, besonders der herrliche gewölbte Bogengang von gothischen Loggien, die um das berühmte Kloster herumführen, einer der schönsten architektonischen Räume, die ich kenne. Ebenso der Minervatempel, der dem Marktplatz ein so heiteres Ansehen giebt. Hierher bin ich über Livorno, Pisa und Lucca gekommen. Wenn Sie Livorno nicht gesehen, so haben Sie nicht das mindeste verloren. Ich glaube nicht, dass es eine Stadt in Italien giebt, die so wenig Interesse darbietet. Selbst das Handelsleben erscheint eher kleinlich, die Küsten flach und kahl. Eine der lieblichsten Städte Toskana's aber ist Pistoja, in der Einsamkeit und Verlassenheit, sowie in der Bauart an Pisa erinnernd, aber noch traulicher und den Gebirgen näher. Von hier aus gehe ich nach Genua und Piemont, die Wintermonate denke ich in Mailand und Venedig zuzubringen, besonders um den venetianischen Carneval zu sehen, den ich mir, vermöge des Lokals auf dem Markusplatz, interessanter als den römischen vorstelle, wo man sich zwischen der Wüthheit des Pöbels und den Carossen der Vornehmen durchzudrängen hat.

Der „romantische Oedipus“ liegt bereits in einer sauberen Abschrift vor mir. Sie haben durch die mitgetheilten Fragmente einen zu unvollständigen Begriff von diesem Gedicht, das ich für weit kräftiger und gediegener als die „verhängnissvolle Gabel“ halte. Ich habe es Cotta'n angeboten. Will er kein bedeutendes Honorar dafür geben, oder nimmt er Anstoss, dass Heine und Böttiger, mit denen er verbunden ist, darin angegriffen sind, so wird Ihr Brönner vielleicht sich damit befassen wollen. Melden Sie mir vorläufig etwas darüber! Ich wünsche eine runde Summe; denn bogenweise kann ich mir ein Gedicht dieser Art nicht wohl honoriren lassen. Abgesehen von allem Uebrigen möchte es in Styl und Versbau nicht leicht seines Gleichen finden. Vor Allem wäre mir daran gelegen, es bald gedruckt zu wissen, besonders ehe ich das nördliche Italien wieder verlasse. Meine lyrischen Gedichte, die Cotta elegant ausgestattet, entwickeln, trotz Schwabs Korrektur, einen grossen Reichthum an sinnstörenden Druckfehlern. Ich habe Cotta gebeten, dieselben in einer Zeitschrift bekannt zu machen; doch weiss ich nicht ob er es gethan hat (??). In der Hymne sind ein Paarmal ganze Worte ausgelassen. Das dritte Buch ist am fehlerfreisten. Es sollte mich sehr freuen, von Ihnen und Ihren Freunden etwas über meine Gedichte und Schauspiele, die ebenfalls erschienen sind, zu hören; denn ich höre fast nichts aus Deutschland, was einer öffentlichen Stimme gleich sähe, und ganz ohne Anerkennung oder Aufmunterung zu existiren, ist ebenso misslich als schwer. Sollten Sie mir an Beurtheilungen, wie z. B. die von Ebenau, oder an andern interessanten Schriftchen etwas mittheilen wollen, so kann dieses mit der Briefpost, unter Kreuzband, sehr

leicht geschehen. In Rom wenigstens kosten 9 oder 10 Druckbogen unter Kreuzband erst so viel als ein einfacher Brief. Auch grössere Pakete können mit dem Postwagen, so lange ich im nördlichen Italien bin, nur sehr geringe Kosten machen.

Im Ganzen können Sie annehmen, dass ich von politischen und literarischen Neuigkeiten so viel als nichts weiss. Unter Anderm wünschte ich zu wissen, ob Lachmann vielleicht den Titulrel herausgegeben, auch sonst Altdeutsches und Neudeutsches, zumal Historisches und Philologisches. Auf hundert Bibliotheken für Kammerjungfern kommt in Deutschland doch immer auch ein Buch für Männer. Leben Sie wohl und grüssen Sie gefälligst Welker und Ebenau und wer sonst meiner in Gutem gedenkt.

Ihr ergebenster

Gr. Platen.

Adresse:

A M. M. le comte de Platen

Isola Palmaria golfo della Spezia,
pro. Genova.

ARMENISCHE SPRÜCHWÖRTER.

I. *HAJÍ* *chelge* *glehumn e*, *Vrazu*
Armeniers verstand kopfe-im ist, Georgiers
chelge atschgume.
verstand auge im.

Der Armenier hat seinen verstand im kopfe, der Georgier im auge (d. h. er lässt sich leicht durch den äusseren schein betören.)

II. *Arranz ischi glihi harsanig kli?*
Ohne esels kopfes hochzeit wird?

Keine hochzeit ohne eselkopf (d. h. ohne einen, der die rolle des einfältigen übernehmend, sich zum stichblatt der gesellschaft macht, um darin geduldet zu werden.)

III. *En hanagin, intsch assem vor kesse*
Jenem spasse, was (ich)*) sage dies hälfte
rorth *tschli.*
wahrheit nicht sei.

Als spass kann bloss dasjenige gelten,
wovon wenigstens die hälfte wahr ist.

IV. *Jerechin assin: intsch ijes lali?*
(Dem) Kinde sagten: „warum bist weinend?“
Assez: „chosqs anzekenum endur.“
Sagte: „wort-mein vorbeigeht (-gilt) darum.“

Das kind fragte man: „warum weinst du?“ — „Weil man mir alles zulässt“
antwortete es.

V. *Darmani taki dschur jes.*

Stroh unter wasser bist.

Du bist wasser unter dem stroh (du
bist heimtückisch.)

*) *Ann.* Die in klammern gefassten wörter der interlinear-version finden sich im armen. texte nicht vor: artikel, personal-pronomen, ja selbst praepositionen liegen zumeist in der endung. Die transcription ist (in er-mangelung des Lepsius'schen standardalphabets) deutsch.

In chelge, atschquna (I), kesse (III) ist das anlaut-e das aus der kehle hart gesprochene. In rorth sind beide r gerätscht. — Obige sprichw. finden sich in *Miansarian's* „*Knar haikakan St. Petersburg. 1863.*“ Doch geben wir sie hier nach der mündl. mitteilung des herrn *S. Tigranian* aus Türkisch-Armenien.

Leipzig.

W. BERGER.

SYMMIKTA.

RUMÄN NÉPDALOK A CZIBLES HEGY TÖVÉBÖL.

(Rumänische volkslieder. Inedita aus dem nord-osten Siebenbürgens; sammt magyarischer interlinearversion.)

VII.

Porumbitia, porumbitia,
Galambocskám, galambocskám.

Du-te la badea in Bistritia,
Menj kedvesemhez Beszterczére,

Si te pune 'ntr'o portitia,
Es magadat helyezd kapujára,

Adu-mi de la badea veste.
Adj nekem kedvesemről hirt,

5. *Ci mortu-i badea, ori traesce?*
Vajon meghalt-e kedvesem, vagy él?

De traesce, tragu nadejde;
Ha él, meritek reményt;

Dar' de i mortu, i facu prohodu.
Ha pedig meghalt tesztek halotti tiszteletet.

Pana mi-lu voiu prohodi,
Mig én öt eltemetem,

Tare mandru 'lu voiu jali,
Igen szégen fogom öt grászolni,

10. *In trei luni cu trei cununi,*
Három hónapig három koszorúval,

Cunune de barbanocu
Koszorúval repkényből

Instriatu cu busiuocu:
Feldiszítve busziok-virággal.

Ci mi a datu cinstea la jocu,
Mivel nekem adott tiszteletet a tánczban,

In crásima cu pakarulu,
A korecsmában pohárral,

15. *Pe drumu cu cuventulu,*
Az úton kísérésével,

Pe drumu cu vorb'a . . .
Az úton szóval . . .

Cum dracu'lu voiu uitá!

Hogy az ördögbe felejtethetném öt:

Pécs.

GERECEZ.

VERDEUTSCHUNG.

Täubchen mein, du täubchen mein,
Flieg zum schatz nach Bistritz hinein,
Setz dich dort an seine thür,
Bring von ihm bald kunde mir:
Ob am leben er, ob tot?

Lebt er, hab' ich keine not:
Starb er, werd' ich auf das best

Ihm begeh'n sein totenfest,
Werde trauern ohne gränzen,
Drei der monden, mit drei kränzen,
Mit drei kränzen reich an blumen,
Epheublätter, Basiok-blumen.

Denn beim tanz gab er mir ehr,
Liess im wirtshaus auch nie leer
Meinen becher. Auf dem wege
Gab geleit er mir und stege
Überall. Potz teufel, wann
Könnst' ich la'n von solchem mann!

Anmerkung. Offenbar das selbstironische spottlied einer reifen jungfrau auf den vorerst abgewiesenen reichen freier. Die „Basiokblume“ = *Ocimum (Basilicum)*, dessen eine art in Indien dem Wischnu geheiligt ist.

HORACE ET LYDIE EN VERS BERRICONS. 4)

TIENNOT ET FANCHETTE. 3)

TIENNOT.

Du tems qu' tu l'tais moun amoureuse
et que parsoune aute que moué
ne sarrait dans ses bras ta taille nonchaleuse,
je l'tais, morgué! pus fiar et pus content qu'un roué.

FANCHETTE.

Tant que je suis été seule ta boune amie,
que Cataut³⁾ à tes yeux ne l'tait ren, ren du tout;

quand j't'acoutais m'noumer ta mignoune et ta mie, morgué! que je l'tais-ti pas contente et fiare itout?

TIENNOT.

A ç't'heure, moun idée est à Cataut, eun' fille que l'rossigneux des bois, quand alle chante, assourille.¹⁾

qui saute coume un cabri, qu'a l'teint d'la rose en fleur:

pour allonger ses jours, j'baill'rais les miens d'bon coeur.

FANCHETTE.

Pierre, à moué, m'a donné dans l'oeil que j'en suis bête

c'est qu' arrié²⁾, c'est un gas tonné qu'ça fait plaisir et si pour artirer des mains d'la mort sa tête failloit s'péri, d'bon coeur, je m'périrais aussi.

TIENNOT.

Pas moins! si moun amour, faut pas qu'ça t'émagine³⁾,

dormait dans le cenderier, au lieu d'être éteintu; si ma porte rouvarte à ton pas attendu drès ce souër se barrait au nez de Catherine.

FANCHETTE.

Oh! alors! et portant, acoute, mon chéri, Pierre est un franc bon coeur: toi pus léger qu'un liège

t'es sornais et jaleux, — mais moi même je m'en amé⁴⁾ — avec toi si portant, je l'veux vive et mourir.

¹⁾ du Berry, Centre de la France. DUCHAPT, Compte Rendu des Séances de la Société du Berry 1862—1863 p.282.

²⁾ Etienne et François.

³⁾ Cataut = Catherine.

⁴⁾ assourille = écoute.

⁵⁾ arrié = aussi.

⁶⁾ qu'ça t'émagine = que ça te surprenne.

⁷⁾ je m'en amé = je m'en étonne.

TRADUCTION LITTÉRALE.

T. — Du temps que tu étais mon amoureux et que personne autre que moi ne serait dans ses bras ta taille flexible (?) j'étais, morbleu! plus fier et plus content qu'un roi.

F. — Tant que j'ai été seule, ta bonne amie, tout que Catherine à tes yeux n'était rien, rien du tout, quand je t'écoutais me nommer ta mignonne et ta mie; morbleu! combien n'étais-je pas contente et fière aussi?

T. — A cette heure, mon idée est à Catherine (ma pensée est pour Catherine) une fille que le rossignol des bois, quand elle chante, écoute, qui saute comme un chevreau, qui a le teint de la rose en fleur; pour allonger ses jours, je donnerais les miens de bon coeur.

F. — Pierre, à moi, m'a donné dans l'oeil à tel point que j'en suis stupide: c'est qu' aussi c'est un garçon tourné (bien fait)

au point que ça fait plaisir et si pour retirer des mains de la mort sa tête, il fallait se tuer, de bon coeur je me tuerais aussi.

T. — Cependant! . . . Si mon amour, il ne faut pas que cela te surprenne, dormait dans la cendre, au lieu d'être éteint: si ma porte rouvarte à ton pas attendu (au bruit de ton pas attendu) dès ce soir se fermait au nez de Catherine?

F. — Oh! alors! . . . Et pourtant, écoute, mon chéri, Pierre est un franc bon coeur; toi tu es plus léger qu'un liège, tu es sornais et jaloux, — mais moi même je m'en étonne, avec toi cependant, je veux vivre et mourir.)

Auneau.

E. ROLLAND.

^{*)} S. derselben ode deutsche travestie von 1844. in Minckwitz' gedichtsammlung „Aus Deutschlands gr. zeit.“ Lpz. 1876 p. 336; ältere trav. Hagedorf's u. a. s. ACLV jahrg. 1878.

AN MEINE MUTTER.

— Im grosseltherlichen schlossparke. —

Freiherr von EÖTVÖS.

(Nach dem magyarischen originalas. verdeutsch.)

Am himmel zog der mond, die nacht war nelle,
Ich stand gelehnt am mächtigen lindenbaum,
Auf flügeln flog der sehnsucht meine seele,
Zu dir, du liebe mutter, wie im traum.

Schon wolt' aus meiner brust ein lied erschallen
Dem schöpfer dank, der mutter dich mir gab,
Da regt' der baum die wipfel, ich verstammte
Und aus den zweigen rauscht' es still herab:

— Ich war ein bäumchen noch in zartem alter,
Als mich ein wilder sturm zu boden schlug.
Doch deine mutter band mich . . . Gott vergelte
Die sorgfalt, die sie liebend um mich trug.

Und borch, jetzt sang die nachtigall vom zweige:
— Mich fingen böse knaben im revier,
Doch deine mutter schenkte mir die freiheit,
Das leben . . . o, der himmel segn' es ihr!

Und schmetterling und blume, jedes wesen
Sang laut der mutter lob um mich herum:
Nur Einer, der sein alles dir verdanket —
Dein kind stand da, und horchte lautlos, stumm.

^{*)} Obiges ist das gedicht eines neben angehörigen berühmten des grossen dichters Hr. Josef v. Eötvös und zwar — was jedenfalls bemerkenswert sein dürfte — das werk eines 14 jährigen. Es wäre eine zieme jeder anthologie.

Felölös szerkesztő: DR. MELTZL HUGÓ.

1898